



N°5

- le plus gros tirage annuel prétentieux et gratuit de tous les temps ! -
13 octobre 2013

**"Tant que les lions n'auront pas
leurs propres historiens, les histoires de chasse ne
pourront que chanter la gloire du chasseur"**

(Proverbe nigérian)

L'Édito > [La musique des maux]

Le Bab-Ilo, bientôt 30 ans...

Entre ses murs, flottent les murmures de celles et ceux qui nous ont quittés. Disparus, non. Ils nous accompagnent et sont toujours affectueusement évoqués au détour d'une conversation autour d'un verre. Ce Colibri pense tout particulièrement à ces deux artistes, illustres conteurs : Issiakhem et Kateb Yacine. Une amitié fraternelle exemplaire les unissait.

Issiakhem, en soins à Paris, savourait ces escapades au Bab-Ilo où il venait avec Kateb Yacine. Quelque fin de soirée, nous étions là, tous les trois. Issiakhem, intarissable sur sa maladie et celle de l'Algérie : « Ils nous ont eus, tonnait-il, mais le cancer, lui, ne m'aura pas ! ».

Le temps d'une pause verbale d'Issiakhem, Kateb Yacine parle de la perte de la main de son ami, de cette maudite grenade anglo-américaine, 43 années de l'enfer d'un peintre, tentant ainsi de le ramener à cette autre douleur qu'Issiakhem avait apprivoisée non sans violence.

Puis, Issiakhem s'embrase à nouveau. Issiakhem douloureux, attentif à ceux qui l'entourent, généreux, scrutateur des âmes d'une lucidité brutale. « Oeil de Lynx », le surnommait Kateb Yacine.

Kateb Yacine, tout en lui-même, semblant loin, très loin, sortant brusquement de sa torpeur, dit à Issiakhem, rude et compatissant à la fois : « Arrête de nous bassiner, écoute plutôt la musique tamazight ». Un disque de la chanteuse kabyle Cherifa tournait. Issiakhem : « Toi ! Tu ne comprends même pas ce qu'elle raconte ; tu ne parles pas le kabyle ! ». Kateb Yacine lève alors son verre et lui répond : « Et je suis fier d'être analphabète ! ».

« Ne change rien pour que tout change »¹.

Hamid Amara

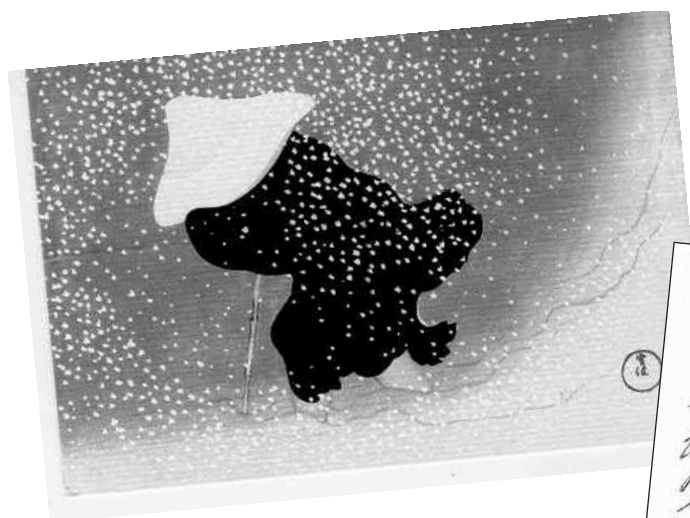
¹ Robert Bresson



High Hawk - Brulé

Dessin de Gilles Lafosse d'après une photographie de E.S. Curtis

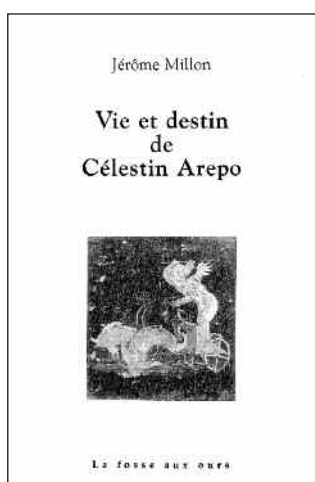
"Les âmes des morts restent là où ils ont vécu. Lorsqu'il n'y a pas de bruit, pas de vent, on entend les esprits." Proverbe amérindien



Carte postale
du Docteur Jeannot - Kyoto



Roman !



Le rédac' chef a été sommé par Jeannot de lire le livre de son ami Jérôme Millon et d'en parler. Ce qui aurait pu être une charge fut un bonheur. Merci docteur.

La vie de Célestin Arepo est terne, terne, jusqu'à... **à décoder**
On chemine à ses côtés, avec ses tourments nous entraînant dans nos turbulences personnelles les plus mystérieuses.
Vie et destin de Célestin Arepo se lit, se relit doucement, douloureusement parfois.

Hamid Amara

Jérôme Millon,
Vie et destin de Célestin Arepo, La fosse aux ours, 2013.

Premier avertissement



Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des moeurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit

des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

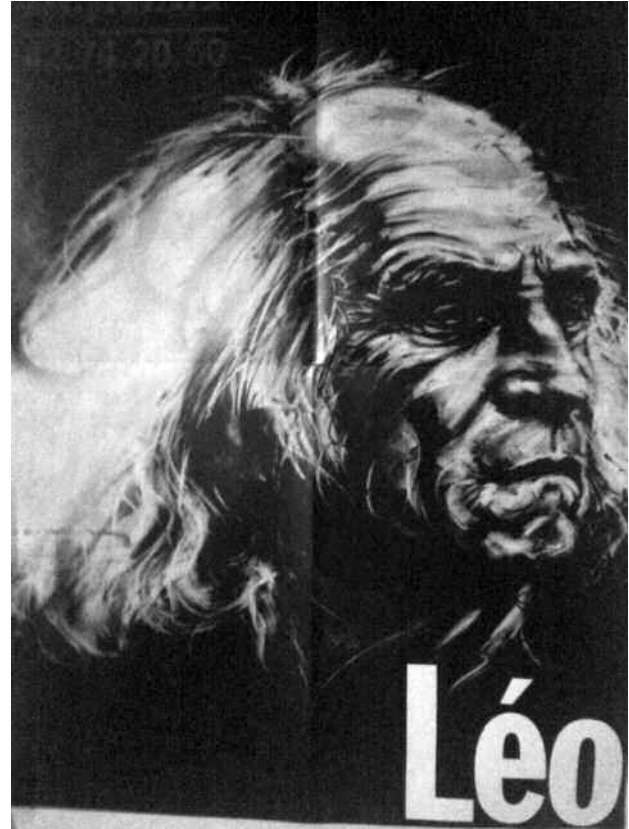
Jean de la Bruyère,
Les Caractères, De la société et de la conversation, 1688.

Hello Ferré

Y'a tout à l'heure vingt ans de malheur, mon vieux Léo, que t'es parti au paradis des vieux corbeaux. Vingt ans, comme le titre de l'une de tes chanson... Pour tout bagage on a vingt ans, on a l'expérience des parents, on se fout du tiers comme du quart, on prend le bonheur toujours en retard. Quand on aime c'est pour toute la vie, cette vie qui dure l'espace d'un cri, d'une permanente ou d'un blue jean. Et pour le reste on imagine... Pour tout bagage on a sa gueule qui cause des fois quand on est seul. C'est ce qu'on appelle la voix du dedans. Ça fait parfois un de ces boucans... Pas moyen de tourner le bouton de cette radio, on est marron. On passe à l'examen de minuit et quand on pleure on dit qu'on rit... "L'examen de minuit" : sacré Léo, même quand ça t'avait une gueule de blulette, fallait que tu mettes dans tes chansons un zest de l'Arthur, une pincée du Verlaine et, tu parles Charles, un clin d'oeil à Baudelaire. "L'examen de minuit" : "Nous avons, pour plaire à la brute, digne vassale des Démons, insulté ce que nous aimons et flatté ce qui nous rebute"

Et tu gueulais Léo, et tu gueulais de toute ta gueule, gueule de prophète à non pas prophétiser, mais à dégueuler et en premier lieu les tiens ou les présumé tiens. Les artistes ou baptisés tels. Et tu balançais en 58 une drôle de Préface, histoire de mettre les points sur les I, à défaut de quelques poings dans la gueule : "Du jour où l'abstraction, voire l'arbitraire, a remplacé la sensibilité, de ce jour-là date, non pas la décadence qui est encore de l'amour, mais la faillite de l'Art. L'art abstrait est une ordure magique où viennent picorer les amateurs de salons louches qui ne reconnaîtront jamais Van Gogh dans la rue". Ils ont gagné Léo, ils ont enlevé la magie à l'ordure magique de l'abstraction et inventé l'abstraction abstraite, puis ils ont appelé cela "conceptuel". Maintenant une idée, une intention, c'est de l'art. Attention, pas les idées qui dérangent, pas les idées qui bousculent, pas Marx, non, non : des idées qui n'ont d'idées que le nom, toujours plus loin dans le vide, dans l'inanité, dans le rien.

"Il n'y a plus rien", tu balançais cela en 1973, comme un poème symphonique, un hurlement de désespoir et d'espoir mêlés, un manifeste du nihilisme. "Plus de plus rien", on y est, toujours plus loin. T'avais raison "Les armes et les mots c'est pareil" et les mots nous sont désormais confisqués. Ils sont supprimés, ringardisés ou vidés de leur substance. Plus question de parler de luttes des classes, de classes sociales, d'exploitation. Les choses ne sont plus nommées donc elles n'existent pas ; pratique, hein ! "Il n'y a plus rien, plus de plus rien. Et ce rien on vous le laisse. Foutez-vous en jusque là si vous pouvez ; nous on peut pas. Un jour, dans dix mille ans, quand vous ne serez plus là, nous aurons tout. Rien de vous, tout de nous. Nous aurons tout. Dans dix mille ans !"



En attendant, tu t'étais fait tes îles, en Bretagne, dans le Lot, en Toscane. En attendant, t'avais construit ton arche à sauver tous les animaux qui passaient ; écoeuré des humains. En attendant, tu dialoguais avec tes morts bien plus vivants que tous les cons vivants. Rimbaud, Mozart... Je me souviens de ton étonnement, dans une loge poussiéreuse de Charleville lorsque, gamin, je demandais -Verlaine, Beethoven- que l'on puisse leur parler, ah ça oui, mais comment pourraient-ils nous répondre ? Je me souviens de tes yeux en clignotants et de la réponse qui fusa, emportée "C'est que tu ne leur poses pas les bonnes questions".

Vingt ans de malheur, mon vieux Léo, ils ont ressorti les archives en te limant salement les crocs ; ils ont crotté des petits pavés de circonstance, des petits pavés de présentoir, de présentoir à librairie. Puis un ou deux documenteurs. Y'a de ça dix ans, pardon Léo, j'avais donné dans l'exercice. Moi, je voulais faire un film où pour seul commentaire auraient filé tes textes -Il n'y a plus rien, Et basta...-, tes interviews, tes saines colères... Las, j'ai dû composer et pour plaire à la brute insulter ce que j'aimais, flatter ce qui me rebute et pondre un documentaire. On ne m'y reprendra pas, je te garde maintenant pour moi et les miens. Je regarde grandir mon fils et je me marre : "non", c'est le premier mot qu'il a prononcé. Je regarde pousser ce même et je pense à l'une de tes rages télévisées : "Il faut toujours dire non ; même quand il faut dire "oui", faut dire "non", sinon t'es baisé...". Avec sa mère, je regarde pousser Milan et je me dis qu'il a peut-être 9 999 ans...

Thierry Kübler

"Ecoute sinon ta langue te rendra sourd !" Proverbe amérindien

« Je suis un nègre blanc »

Écrire sur les Noirs, les Arabes, les Asiatiques... est un drôle de métier. Cet exercice auquel s'est livré pendant de longues années votre serviteur semble avoir définitivement trouvé sa place entre les pages consacrées aux « banlieues » (un métier saisonnier qui réclame une grande disponibilité au moment des coups de chauffe, surnommés « émeutes » ou « révoltes populaires » suivant la sensibilité du journaliste) et les inévitables success-story racontant l'ascension, forcément irrésistible, d'une figure de la « diversité » sur le chemin de l'Olympe républicaine.

Journaliste ès « diversité ». Journaux de la « diversité »... N'ayant jamais été un chaud partisan de ces euphémismes, j'ai commencé à interroger ce mot « diversité », puis l'expression « minorités visibles », pour voir ce qui se cachait derrière. Et là, miracle du chercheur solitaire, je découvre le graal : « minorités visibles » supposent une « majorité invisible ». Élémentaire, doc Watson, le secret était caché derrière le miroir. Il suffisait de le retourner. Et que découvre dans le miroir le journaliste ès diversité que je suis ? Un Blanc. Je recoupe aussitôt mon information en m'auto-interviewant (l'avantage de travailler sur un sujet qu'on connaît bien) et confirme la découverte : depuis la petite section de ma maternelle parisienne, canal Saint-Martin, à Paris,

j'appartiens à l'ethnie majoritaire. J'ai grandi en « français de souche », descendant du mont Beuvray et des moustaches de Vercingétorix par ma souche maternelle morvandelle. Blanc de blanc, je suis, tel un

cépage Chardonnay. Un Blanc fondamental, aurait dit le grand Aimé Césaire. Sauf à découvrir quelques hordes barbaresques ayant guerroyé, et donc violé, dans les parages - il y en eut des tonnes - mais le bon journaliste ès diversité est prié de faire simple pour accélérer le propos.

J'ai mis tout de même quelques mois, pour ne pas dire quelques années, à me remettre de cette effarante constatation : s'il y a des Noirs, des Jaunes, des Rouges... alors il y a des Blancs. Là, partout.

Résumons : je suis un journaliste blanc écrivant sur des gens de couleurs. À l'évidence, on progresse.

Heureux de faire partager ma géniale découverte à quelques amis (blancs), je lance la discussion lors d'un repas dominical. Et me prends aussitôt une volée de bois

(vert). Le repas s'envenime, l'un de mes amis choqué, s'insurge : « *Moi, me traiter de Blanc ? Mais, de quel droit ?* » Il m'oppose son antiracisme, lui qui, comme journaliste blanc, travaille depuis des années sur les banlieues : « *Tu veux me définir comme Blanc ? Mais c'est à l'opposé de toutes mes convictions, de tout mon parcours...* ».

Je me suis découvert Blanc, et voilà que je reste invisible auprès des miens. Comme si le blanc n'était pas une couleur.

Ébranlé par le peu d'écho suscité par ma géniale découverte sur la théorie de l'invisibilité en journalisme, je me résous à creuser la question : qu'est-ce qu'être Blanc ? Une question qui devrait être une sorte de préalable, d'examen de conduite, à tout journaliste de la majorité invisible écrivant sur les minorités visibles.

J'interroge, je sonde autour de moi. On me répond par un silence gêné. Un grand blanc. « *Pourquoi poser la « question blanche » dans un pays, où le culte républicain et les références récurrentes à l'universalisme, me rétorque-t-on, ont depuis longtemps disqualifié cette interrogation ? En France, la République est une et indivisible.* »

Soit. On peut donc être Noir, Maghrébin, Arabe, Asiatique... Mais pour une

majorité écrasante de nos concitoyens, être « Blanc » est une question qui ne se pose pas.

Tous les jours ou presque, la presse écrite et audiovisuelle, de TF1 à Mediapart, de Libération à France Inter emploie pourtant le mot « Blanc » ou « petit

Je suis un nègre blanc qui mange du cirage

Parce qu'il se fait chier à être blanc, ce nègre,

Il en a marre qu'on lui dise : "Sale blanc !"

extrait de : Léo Ferré, *Il n'y a plus rien.*

Blanc ». L'hebdomadaire *Marianne* trouve « *tellement petit blanc, tellement franchouillard* » un roman de Christine Angot. *Libération* décrit l'Assemblée nationale comme une « *réunion d'hommes blancs d'un âge avancé* ».

Depuis quelques années, le « Blanc » - un vocable qui appartenait autrefois au vocabulaire de l'extrême droite - fait incontestablement un retour en force dans le champ médiatique. Et aussi politique : quand ce n'est pas Jean-François Copé qui relance, sur les terres du Front national, le vieux sous-marin du « racisme anti-Blancs », c'est Manuel Valls qui, candidat aux primaires socialistes, en 2009, se promène dans sa ville d'Evry, sous l'œil des caméras ; le public de la brocante qu'il traverse est visiblement trop métissé à son goût : « *Belle image de la*

"Ils nous faisaient beaucoup de promesses, plus que je ne peux me rappeler, mais ils n'en ont jamais tenu qu'une seule ; ils ont promis de prendre nos terres, et ils les ont prises." Proverbe amérindien

ville d'Evry... », soupire-t-il. Et de demander à l'homme qui l'accompagne : « Tu me mets quelques Blancs, quelques white, quelques blancs. »

Le journaliste des minorités peut même remonter dans l'histoire de la Ve République. Il risque d'être étonné. Qui a dit : le 5 mars 1959 : « C'est très bien qu'il y ait des Français jaunes, des Français noirs, des Français bruns. Ils montrent que la France est ouverte à toutes les races et qu'elle a une vocation universelle. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité. Sinon, la France ne serait plus la France. Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne. Qu'on ne se raconte pas d'histoire » ?

Qui ? Un certain général de Gaulle¹, président de la République française.

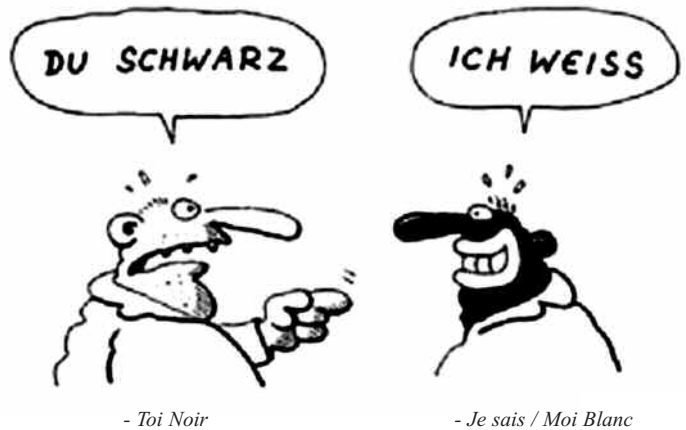
Le journaliste ès diversité peut toujours arguer de la science, sortir son éprouvette et mettre en lumière les dernières découvertes de notre XXI^e siècle sur le séquençage du génome : des biologistes ont démontré que la couleur de peau ne concerne qu'une infime part de notre patrimoine génétique, quelques gènes sur quelques dizaines de milliers. La couleur de peau n'est donc pas opérante pour classer les individus et déterminer leur origine². Qu'importe, la lecture raciale de la société française est plus forte que jamais. Représentation des minorités visibles à la télévision, statistiques ethniques, quotas dans l'équipe nationale de football... La race, biologiquement, n'existe pas. Mais la question raciale est partout. Il faut l'affronter. Et le journaliste n'a pas le choix.

Alors de quoi le Blanc est-il le nom ? Dans *La mécanique raciste*³, l'essayiste et philosophe Pierre Tevanian apporte une réponse en creux qui peut satisfaire le journaliste ès diversité : « Être Blanc, écrit-il, c'est ne pas avoir à se poser la question « qu'est-ce qu'être blanc ? ». Ne pas avoir, contrairement aux Noirs, Arabes et autres non-Blancs, à s'interroger sur soi-même, son identité et la place qu'on occupe dans la société, parce que cette place va en quelque sorte de soi. »

¹ Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle, tome 1, éd. de Fallois - Fayard, 1994, p. 52*

² Gérard Gourjon et Anna Degioanni, "Couleur de peau et classification biologique" in *Coloris Corpus, CNRS Éds, 2008.*

³ Pierre Tevanian, *La mécanique raciste, éd. Dilecta, 2008*



Dessin de Brösel

Pierre Tevanian a été l'un des pionniers, en France, à traiter du sujet. Il s'inscrit dans la lignée d'un groupe d'universitaires américains qui, depuis le début des années 90, ont fait de la question blanche un domaine d'étude dans les universités outre-Atlantique : les « Whiteness studies ».

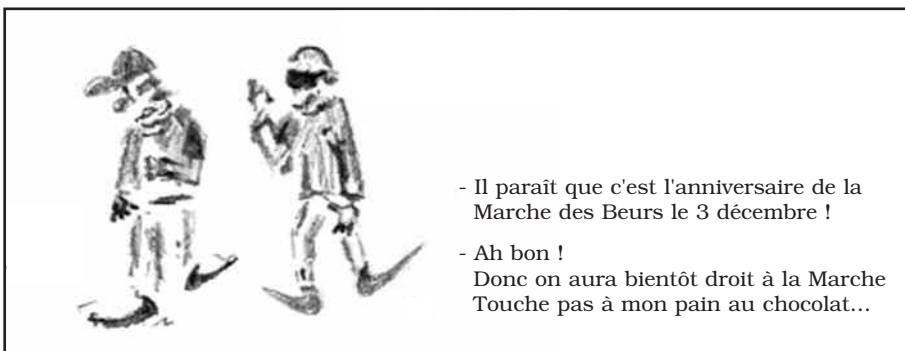
Car si la race n'existe pas scientifiquement, la « ligne de couleur », comme disait le sociologue noir américain W.E.B. DuBois, passe bien au cœur de la société française.

On pourrait passer des heures à définir la « blanchité », ici et maintenant, dans la France d'aujourd'hui : une forme de domination économique, sociale, culturelle ou symbolique ? La simple appartenance au groupe majoritaire ? Le journaliste blanc ès diversité ne doit avoir aucun tabou. Aucun interdit. Aucune forme de repentance. Juste savoir d'où il parle. Savoir qu'il est Blanc ! Ça peut servir. Dans la presse. Comme ailleurs.

Alors, mais alors seulement, il pourra écrire son plus beau papier qui, en paraphrasant l'historien Shlomo Sand et sa réflexion iconoclaste sur son identité juive⁴ s'intitulera peut-être : « Comment j'ai cessé d'être Blanc »...

Thierry Leclère

⁴ Shlomo Sand, *Comment j'ai cessé d'être juif, Flammarion, 2013*



BAB-ILO

Le Colibri

- numéro 5 / octobre 2013 / 01 42 23 99 19 -
9, rue du Baigneur - Paris 18^e
- www.babilo.lautre.net -

Rédacteur en chef : Hamid Amara /
Avec la participation de : Belaid Abane, Amar Drif,
Thierry Kübler, Thierry Leclère, Boussad Ouadi,
Jean Sohler, Sijal et Iken Amara /
Maquette : www.mimikhailov.canalblog.com.

Entretien impromptu avec Belaïd Abane

Abane Ramdane, pierre angulaire de la révolution algérienne.

Entretien avec Belaïd Abane à la veille de la sortie de son livre sur les circonstances de l'assassinat d'Abane Ramdane.*

En 2011, le Colibri évoquait déjà Abane Ramdane. Belaïd Abane a consacré deux ouvrages à l'histoire de la guerre d'Algérie.



Peux-tu nous parler de ton travail passé sur Abane Ramdane et l'objet du livre à venir ?

À la base, il était prévu de faire un livre uniquement dédié à Abane, plus connu par sa mort tragique que pour son apport considérable à la révolution algérienne pour répondre à une polémique provoquée par d'anciens dirigeants révolutionnaires algériens comme Ben Bella et Kafi.

En avançant dans mes recherches, j'ai compris qu'il était dérisoire d'entrer dans la polémique et qu'il fallait élargir le sujet car Abane s'impose comme un acteur essentiel d'une période qui marque un tournant dans la longue lutte entre l'Algérie et la France coloniale¹.

Dans un premier ouvrage, *L'Algérie en Guerre*², j'ai voulu revenir sur l'ensemble du passé colonial. Il faudrait d'ailleurs parler de « guerres » au pluriel car les Algériens ont livré plusieurs combats avant la guerre d'indépendance, la domination française n'ayant jamais été acceptée. J'y présente les antagonismes politiques et militaires entre Algériens et Français depuis 1830 et m'arrête en 1957 date à laquelle le CCE³, directoire national de la révolution, a quitté Alger pour rejoindre Tunis, fuyant la 10e division du général Massu.

J'ai ensuite publié en 2012 à Alger un pamphlet en réponse aux attaques post mortem contre Abane Ramdane, notamment celles de Ben Bella et Kafi, car je tenais à ce que ce livre soit publié de leur vivant⁴.

Enfin, je sors très prochainement un troisième ouvrage sur ce que j'appelle « la crise post-Soummamienne », c'est-à-dire les conflits algéro-algériens qui débutent après le congrès de la Soummam⁵ et qui conduiront à la marginalisation politique d'Abane et son assassinat. Ce dernier livre

entièrement consacré à Abane Ramdane s'est enrichi jusqu'à la dernière minute : je tenais à ce que se dégage une cohérence essentielle dans l'analyse politique et événementielle permettant de retracer son itinéraire de militant politique, de dirigeant révolutionnaire, et sa mise à l'écart lors de son séjour en Tunisie.

As-tu rencontré des difficultés à enquêter et as-tu atteint tes objectifs ?

L'objectif a été d'en finir avec cette histoire d'assassinat car elle occulte l'apport considérable d'Abane à la révolution algérienne : l'unification des rangs de la résistance, la politisation du mouvement de libération et une perspective post-indépendance. Il a peut-être été le seul dirigeant à avoir eu une vision politique conjuguée à un activisme révolutionnaire qui n'a pas fait l'impasse sur l'utilisation de la violence.

Mais il est difficile de faire la lumière sur un assassinat politique de cette ampleur au cœur de l'État révolutionnaire d'autant que tout porte à croire qu'il s'agit d'un crime mafieux. De plus, le système algérien, né dans le maquis, a toujours entretenu le secret et l'opacité. Enfin, on ne peut nier que le climat de peur mis en place par Abdelhamid Boussouf pendant la révolution existe encore aujourd'hui. Il a donc fallu faire plusieurs recoupements minutieux. Heureusement le temps fait son œuvre et on peut rencontrer des gens crédibles et courageux.

Il y a eu plusieurs soulèvements en 132 années de colonisation, mais aucun n'a conduit à un changement significatif du rapport de force avant novembre 1954. Comment Abane Ramdane, né à Azouza, petit village kabyle, a-t-il pu concevoir l'émancipation du peuple algérien ?

Alors que la plupart des dirigeants de la révolution sont issus de milieux modestes, Abane, lui, était instruit et venait d'un milieu relativement aisé. Très jeune il s'est affranchi de l'esprit du « douar »⁶ aidé en cela par les histoires extraordinaires que son père et son oncle (qui est mon grand-père) rapportaient des cinq continents où les menait leur activité de négoce, activité très insolite aux yeux des paysans kabyles.

Par la suite, Abane milite dans le Constantinois, à Châteaudun-du-Rhumel : après l'ouverture au monde, il expérimente l'ouverture aux autres régions d'Algérie.

* Diplômé de Sciences politiques et professeur des universités en médecine.

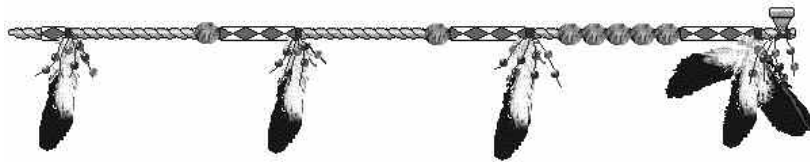
¹ Cf Édito du colibri n° 4 : « 132 ans de guerre d'indépendance »

² L'Algérie en Guerre : Abane Ramdane et les fusils de la rébellion, L'Harmattan, 2008

³ Le Comité de coordination et d'exécution ou CCE était l'organe central de la direction du FLN.

⁴ Ben Bella-Kafi-Bennabi contre Abane : les raisons occultes de la haine, Koukou, 2012

⁵ Acte fondateur de l'État algérien moderne et pilier déterminant pour la réussite de la révolution algérienne, a eu lieu le 20 août 1956 au village d'Ifri dans l'actuelle commune d'Ouzellaguen en Kabylie.



C'est en prison qu'il prend conscience qu'une révolte locale n'a pas d'avenir et ne peut qu'aggraver le sort déjà funeste des Algériens. La seule façon de venir à bout du colonialisme est d'organiser une révolte nationale : une nation contre une autre nation.

C'est à mon avis le point fort de la révolte de novembre 1954, formalisée et théorisée au congrès de la Soummam dont Abane fut le concepteur, l'initiateur et la pierre angulaire.

Quelles ont été les relations entre Abane Ramdane et Frantz Fanon ?

Abane lit un jour dans le Monde un article d'un psychiatre exerçant à Blida dont il avait entendu parler. Il tient absolument à le rencontrer en décembre 1956. Selon les témoignages, après une rencontre clandestine, Fanon aurait dit : « Je sais que la révolution algérienne est entre de bonnes mains car nous avons un chef avec un vision post-indépendance ». Les deux hommes collaboreront ensuite à Tunis pendant près de 8 mois. À la mort d'Abane, Fanon aurait confié à Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre qu'il ne se pardonnerait jamais de n'avoir ni su ni pu empêcher les assassinats d'Abane et de Lumumba.

L'assassinat d'Abane marque le moment de la dérive de la révolution algérienne à partir duquel le militaire, omnipotent, prend le dessus sur le politique. Désormais, le pouvoir répondra aux problèmes politiques par la violence.

Abane et Fanon sont des produits de leur époque, produits d'une situation coloniale terrible qu'ils n'ont jamais acceptée. Dans mon prochain livre, je montre que dès son jeune âge Abane Ramdane a entamé un périple initiatique : une sorte de guerre d'indépendance menée sur le terrain de la pensée et de la culture. Il a considérablement influé sur son époque : il a pris en main une insurrection militaire qui, sans régulation politique, n'avait aucune chance d'aboutir. En plus de la nécessité de réunir toutes les forces du pays, il fallait poser un problème politique que la France ne puisse pas régler militairement : une guérilla insaisissable. Tous deux produits de leur époque, Abane Ramdane a influé au niveau de la pratique révolutionnaire, Fanon au niveau de la théorie révolutionnaire avec Les damnés de la terre, œuvre très largement inspirée par les idées d'Abane avec notamment le concept capital de faire « peau neuve », renaître, et ne plus être un individu asservi, un indigène. Fanon s'inspirera également d'Abane sur la question de la régulation politique de la violence révolutionnaire⁷.

Aujourd'hui, que nous apprend la fin violente d'Abane Ramdane ? Peut-on dire qu'il s'inscrit dans la lignée des grandes figures politiques révolutionnaires de l'époque comme Thomas Sankara ou Patrice Lumumba ? Son héritage peut-il encore inspirer les nouvelles luttes ?

Il faut comprendre que, comme le dit Marc Bloch, les révolutions sont de toutes façons des grandes consommatrices d'hommes et notamment de leaders. Ceux qui débute les révolutions les débute sous un angle radical. Abane, Lumumba ou Sankara ne faisaient pas de compromis et, dans des périodes à couteaux tirés, les radicaux idéalistes finissent en général cernés par des ennemis avides de pouvoir et peu scrupuleux. Abane avait peu de chances de survivre à une révolution tourmentée comme la nôtre. Il avait une stature très imposante et beaucoup aspiraient à la première place sans en avoir les capacités.

Je pense aujourd'hui que les anciennes puissances coloniales comme la France ou l'Angleterre sont confrontées à des problématiques historiques différentes malgré un regain de volonté de domination coloniale évident. Face à eux, on ne peut cautionner la lutte violente, notamment sous l'étendard de l'islamisme. Je pencherais donc plutôt pour une indignation mondiale à la Stéphane Hessel qui s'exprimerait en un mouvement de résistance passive généralisée sur le modèle de la lutte pour les droits civiques des Noirs américains ou de Gandhi, qui contraindrait les pays occidentaux à compter et penser avec les autres peuples. Car les droits de l'homme et les grands principes démocratiques ne s'appliquent pas de manière universelle. Cette notion d'universalité a d'ailleurs été contre-productive pour les anciens colonisés : c'est au nom de ces principes que l'on est parti à leur conquête. La voie politique, et donc pacifique, est à mon sens la seule viable. D'autant que, dans des contextes d'effondrement économique, la violence ne fait qu'aggraver le sort des plus faibles.

Merci Belaïd. Nous attendons avec impatience la sortie de ton livre.

Puisse l'esprit d'Abane Ramdane inspirer la lutte d'émancipation des peuples qui aujourd'hui encore subissent la colonisation et l'oppression.

Sifal Amara

⁶ Groupement d'habitations, fixe ou mobile, temporaire ou permanent, réunissant des individus liés par une parenté fondée sur une ascendance commune en ligne paternelle.

⁷ Belaïd Abane, « Fanon, Abane : une rencontre brève et intense dans le tourbillon de la révolution algérienne », <http://www.algerie1.com/actualite/fanon-abane-rencontre-dans-le-tourbillon-de-la-revolution-algerienne/>

*"Les Blancs nous ont affamés...
On a préféré mourir au combat plutôt que mourir de faim." Proverbe amérindien*

L'ÉCHO D'ALGER

Clin d'oeil de Boussad.

Un jour viendra où l'on distinguera la vérité de ses faux-semblants.

En 1960, à 11 ans, je quittais Alger sous les vociférations des partisans de « L'Algérie Française » et « L'OAS vaincra » pour emménager à Fort-National en Grande Kabylie (aujourd'hui Larba-Nath-Iraten). J'y ai été scolarisé au Cours Complémentaire que dirigeait Mouloud Feraoun avant sa nomination aux centres sociaux d'Alger aux côtés de Germaine Tillon.

C'est à cette période que j'ai rencontré Hamid Amara qui deviendra mon frère de sang lors d'une cérémonie inspirée des rares westerns mettant en évidence les liens de fraternité unissant « les peaux-rouges » d'Amérique. Nous avons mêlé nos sangs en taillant nos avant-bras, dans la petite cuisine de ma mère qui s'en souvient aujourd'hui, encore tout effrayée.

Nous avons vécu ensemble ce point de bascule entre deux âges de l'histoire de l'Algérie que fut cette merveilleuse année 1962. Nous quittons le statut de « l'indigène » pour endosser l'habit neuf d'Algérien libre, « démocrate et populaire ».

Notre enfance avait été formatée tout à la fois par les affres inouïes de la guerre mais aussi par des envies effrénées de croquer la vie à belles dents. La soif d'apprendre, l'ivresse, l'euphorie, le vertige, le tournis, le bonheur, tous les mots du dictionnaire ne suffiront pas à dire notre état d'exaltation à l'époque.

Nous revenions du néant, nous vivions l'être et nous envisagions le futur dans toutes ses virtualités. La musique, le cinéma, le théâtre, le sport, les études, les langues, les voyages, l'amour, les filles, le militantisme, le volontariat, rien ne nous effrayait, tout nous appartenait. En rêve tout au moins...

Dans la longue histoire des Hommes qui ont peuplé cette terre, peu de générations auront connu les bouleversements (les meilleurs et les pires) vécus par l'Algérie des années 1950 et 1960.

Il fallut les décennies suivantes, et surtout celle de 1990 pour que nous dégustions la coupe jusqu'à la lie. Les dures lois des transformations des sociétés reprenant leurs droits, le balancier de l'histoire nous ramenait aux antipodes de nos folles espérances.

Le désenchantement et la gueule de bois conduiront beaucoup d'entre nous au désespoir, voire au reniement.

Mais alors, quoi ? Devions-nous piocher à nouveau dans le dictionnaire les mots synonymes de désespoir : l'affliction, le chagrin, la désolation, la détresse, la ruine, la consternation et que sais-je encore ?

8 C'est au moment où je m'interroge que je retrouve mon

pote Hamid Amara. En 50 ans nous nous étions revus deux ou trois fois à peine.

Au Bab-Ilo, dans son Colibri, il soliloque avec Kateb, Issiakhem, Fanon, Vergès ou Hurst. Moi, de retour au bled, j'ai longtemps erré entre Lalla Khedidja et Lalla Setti, du Gourara au petit paradis d'El Kala. J'ai appris de Mammeri, de Djaout, de Zamoum, de Djamil Bouhired.

50 ans après, c'était comme si nous nous étions séparés la veille. Le bonheur de se retrouver, de partager quelques idées, des sentiments simples et sincères. Camus qui n'a pas dit que des conneries écrivait ceci fort justement : « Sentir des liens avec une terre, son amour pour quelques hommes, savoir qu'il est toujours un lieu où le cœur trouvera son accord, voici déjà beaucoup de certitudes pour une seule vie d'homme ».



Fort-National - Porte de Tizou-Ouzou.

Et pour finir, Mon cher Colibri qui peut voler sur place par simple vibration des ailes, je te confie ces quelques mots blottis tout au fond de mon cœur, extraits d'un entretien d'une rare densité, entre deux êtres délicieux, Mouloud Mammeri¹ et Tahar Djaout², trop tôt disparus.

"... *Quand je regarde en arrière, je n'ai nul regret, je n'aurais pas voulu vivre autrement... De toute façon, un fantasme n'est jamais que cela. Je ne me dis pas : j'aurais voulu être un citoyen d'Athènes au temps de Périclès, ni un citoyen de Grenade sous les Abencérages, ni un bourgeois de la Vienne des valse. Je suis né dans un canton écarté de haute montagne, d'une vieille race qui depuis des millénaires n'a pas cessé d'être là, avec les uns, avec les autres... qui, sous le soleil ou la neige, à travers les sables garamantes ou les vieilles cités du Tell, a déroulé sa saga, ses épreuves et ses fastes, qui a contribué dans l'histoire de diverses façons à rendre plus humaine la vie des hommes.*

Les tenants d'un chauvinisme soufiteux peuvent aller déplorant la trop grande ouverture de l'éventail : Hannibal a conçu sa stratégie en punique ; c'est en latin qu'Augustin a dit la cité de Dieu, en arabe qu'Ibn-Khaldoun a exposé les lois des révolutions des hommes. Personnellement, il me plaît de constater dès les débuts de l'histoire cette ample faculté d'accueil. Car il se peut que les ghettos sécurisent, mais qu'ils stérilisent c'est sûr. C'est par là que je voudrais finir. Le nombre de jours qu'il

me reste à vivre, Dieu seul les sait. Mais, quel que soit le point de la course où le terme m'atteindra, je partirai avec la certitude chevillée que, quels que soient les obstacles que l'histoire lui apportera, c'est dans le sens de sa libération que mon peuple (et à travers lui les autres) ira. L'ignorance, les préjugés, l'inculture peuvent un instant entraver ce libre mouvement, mais il est sûr que le jour inévitablement viendra où l'on distinguera la vérité de ses faux-semblants. Tout le reste est littérature."³

Boussad OUADI, Alger - Septembre 2013

1 Mouloud Mammeri a trouvé la mort dans un accident au volant de sa voiture par une sinistre nuit de février 1989, de retour d'Oujda, où il avait participé à un colloque sur la culture berbère. Cf : <http://www.algerie-dz.com/article2094.html>

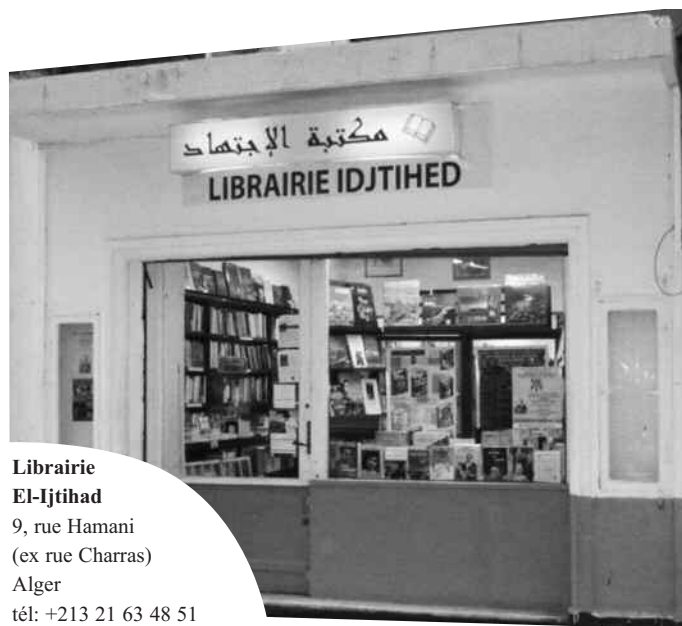
2 Tahar Djaout a été assassiné le 26 mai 1993 de deux balles dans la tête par un mystérieux commando armé. Le crime est resté impuni à ce jour. Cf : http://www.algeria-watch.org/farticle/presse/tahar_djaout.htm et sa "Lettre à Dda Lmulud » <http://tamusni.tripod.com/mouloudmammerilettreadalmulud.htm>

3 Mouloud Mammeri, Entretien avec Tahar Djaout suivi de La cité du soleil, éd. Laphonic, 1987

Et tintinnabulent les mots !

Le Colibri a fait une brève halte à la librairie de Boussad Ouadi*. Quelle magie ! ce lieu débordant de livres, d'œuvres de tous horizons, au cœur d'Alger, bruissant d'une foule de chaland passionnés, fidèles et curieux, venus des quatre coins de l'Algérie pour dénicher Le Livre et papoter avec les hôtes, guides éclairés, qui nous recommandent les titres suivants :

* éditeur, libraire et ami d'enfance



Librairie
El-Ijtihad
9, rue Hamani
(ex rue Charras)
Alger
tél: +213 21 63 48 51
mèl: librairieelijtihad@gmail.com

À lire !

Boualem MAKOUF,
Lambese 1956-1961: Le bague de l'indicible barbarie, Inas, 2011

Mohammed GHAFIR dit Moh Clichy,
Droit d'évocation et de souvenance sur le 17 octobre 1961 à Paris,
Encyclopédia, 2013

Mohamed REBAH,
Taleb Abderrahmane, guillotiné le 24 avril 1958, Apic, 2013

Slimane MEDHAR,
La violence sociale en Algérie, Thala, 2012

William SPORTISSE,
Le camp des oliviers : Parcours d'un communiste algérien,
El-Ijtihad-Alger, 2013

Mohammed HARBI, **Les archives de la révolution algérienne**, Dahlab, 2010

Hocine BENHAMZA, **L'Algérie assassinée**, Inas, 2008

Rachid KHETTAB,
Frères et Compagnons : Dictionnaire biographique d'Algériens d'origine européenne et juive et la guerre de libération (1954-1962),
Dar Khettab, 2013

Eveline SAFIR LAVALETTE,
Juste Algérienne : Comme une tissuere, Barzakh, 2013

Omar AKTOUF,
Halte au gachis: En finir avec l'économie-management à l'américaine, Arak, 2013

Chérif ARBOUZ,
C'était en Algérie au temps des colonies : Anecdotes et récits, Inas, 2011

À voir !

Catalogue Bejaïa Doc :
Atelier de Création de Films Documentaires, 2012

"Choisis bien tes mots, car ce sont eux qui créent le monde qui t'entoure."
Proverbe amérindien

"The medium is the message"¹ although the message lie.

Lorsque je vous ai rencontrée pour la première fois, c'était il y a plus d'un demi-siècle déjà. Vous m'étiez apparue blafarde telle une mariée déçue qu'on apprête derrière son voile diaphane de tulle brodé. Je n'ai pu vous approcher, juste vous épier à la dérobée au travers de la croisée d'une fenêtre du salon de la maison du contremaître. Vous trônâtes au centre de ce salon dans la gloire toute fraîche des nouvelles souveraines. Vous m'avez regardé, enfant pauvre et fier ; je dus boire jusqu'à la lie le calice de l'humiliation pour rester en tête-à-tête avec vous.

Il était dix-sept heures ce jeudi d'automne lorsque vous commençâtes de me raconter ma première histoire d'enfant de France. Une caravane de « pionniers » avait été massacrée par de féroces apaches au fort éponyme. Les tuniques bleues avaient recueilli les deux seuls survivants de ce massacre : le futur caporal Rusti et son chien Rintintin. La fille du contremaître tira les doubles rideaux puis ferma les persiennes, nous fûmes séparés. J'aurais à cet instant préféré la misère à ma pauvreté, comme l'exprime Louis-Ferdinand Céline. Misérable, j'aurai toqué à la fenêtre



pour réclamer la fin de mon histoire. Pauvre, on ne sait pas encore boire toute sa honte.

Vous fîtes votre vie de votre côté et moi la mienne ; nous nous retrouvions à de brèves occasions. Vous deveniez une fille publique ; on vous croisait partout où jadis fleurissait le café du commerce, chantant dansant vendant des choses diverses. D'ailleurs, un proxénète finit par vous protéger, un malentendant dit-on, nommé Audimat.

Vous êtes devenue une excellente commerciale des guerres en tous genres en fait du sempiternel même genre « le colonial ». Vous faites même perdre le sommeil à des femmes de président. Vous êtes maintenant sans voile. Je lutte pour vous éviter car vous n'êtes plus que le passé d'une belle promesse trahie ; vous avez mal tourné. La jeune cyberculture arrive avec ses viscères de soldats ennemis qu'on dévore devant un e-phone.

Si vous n'aviez pas été aussi menteuse, je vous aurais laissée me raconter « l'Histoire » Rintintin et la Syrie, c'est kif-kif bourricot.

Amar Drif

1. Marshall McLuhan, philosophe des médias canadien.

Tintinnabulent !

À voir!

L'esprit de 45, film documentaire de Ken Loach, 2013, 94 min.

La trilogie de Bill Douglas :

- **My Childhood**, 1972, 48 min.,

- **My ain folk**, 1973, 53 min.,

- **My way home**, 1978, 72 min.

Tell me lies, comédie musicale très documentée de Peter Brook, mise à l'écart des écrans depuis sa sortie en salle en 1968, 108 min.

La poussière du temps, dernier film achevé de Théo Angelopoulos, 2007, 125 min.

Hannah Arendt, film de Margarethe von Trotta, 2013, 113 min.

Sugar man, film documentaire de Malik Bendjelloul, 2012, 85 min.

Reflets & crudité, film documentaire sur Brigitte Fontaine de Benoît Mouchart et Thomas Bartel, 2013, 58 min

Vergiss mein nicht (Ne m'oublie pas), film documentaire de David Sieveking, 2013, 88 min.

L'Avocat de la terreur, film documentaire de Barbet Schroeder, 2007, 135 min.

Jacques Vergès, moi, moi, moi, film documentaire de Simon Thisse, 2008, 52 min.

À lire!

Collectif "Cette France-là", **Xénophobie d'en haut : le choix d'une droite éhontée**, La Découverte, 2012

Thomas Sankara,

Oser inventer l'avenir, Pathfinder, 1991

L'émancipation des femmes et la libération de l'Afrique, Pathfinder, 2008

Nous sommes les héritiers des révolutions du monde :

Discours de la révolution au Burkina Faso 1983-1987, Pathfinder, 2008



"Les paroles des blancs sont écrites sur l'eau."
Proverbe amérindien

HOMMAGES

Le jasper noir du barreau.

Le jasper noir est utilisé depuis l'Antiquité comme « pierre de touche » pour tester la pureté des métaux précieux. Il a une dureté élevée pour ne pas casser lorsqu'on le frotte avec le métal, il est inerte aux acides, a le grain fin et l'aspect mat pour mieux révéler l'authenticité du métal précieux.

Jacques Vergès nous a quitté le 15 août 2013. Paix à son âme, paix à celui qui est allé jusqu'au bout de ses convictions. Résistant de la première heure, farouche anti-colonialiste, il a continué avec courage, panache et une provocante droiture son chemin.

« J'apprends que vous défendez Barbie. Plus que jamais, vous êtes mon ami », lui écrivit Jean Genet alors que Jacques Vergès acceptait de défendre le chef de la Gestapo de Lyon, Klaus Barbie, qui lui offrait ainsi une tribune

pour instruire le procès du colonialisme.

« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », confiait-il. Pierre de touche de l'âme humaine, il révélait cette frontière fragile entre le criminel et l'honnête homme, dévoilant ainsi l'infatuation des experts autoproclamés du bien et du mal, ces zélés toujours prompts à jeter la première pierre. Pour Vergès, « le combat des idées est aussi dangereux que celui des bombes ».

Hamid Amara



Võ Nguyễn Giáp

Un des plus grands chefs de guerre du XX^e siècle, artisan des victoires de Điện Biên Phủ en 1954 et de Saïgon en 1975, vainqueur de l'impérialisme français puis américain, héros de l'indépendance du Viêt Nam, est mort vendredi 4 octobre à l'âge de 102 ans. Paix à son âme !



Tintinnabulent !

De Jacques Vergès. À lire !

Pour Djamilia Bouhired, avec Georges Arnaud, Éditions de Minuit, 1957.

De la stratégie judiciaire, Éditions de Minuit, 1968.

Beauté du crime, Plon, 1988

Lettre ouverte à des amis algériens devenus tortionnaires, Albin Michel, 1993

Le Salaud lumineux, Michel Lafon, 1996

Avocat du diable, avocat de Dieu, entretien avec le Père Alain de la Morandais, Presses de la Renaissance, 2001

De la mauvaise conscience en général et de l'Afrique en particulier, avec Bernard Debré, Lattès, 2003

La Démocratie à visage obscène, La Table ronde, 2004

Que mes guerres étaient belles !, Éditions du Rocher, 2007

De mon propre aveu, éd. Pierre-Guillaume de Roux, 2013

Deuxième avertissement



Celui qui, en un dialogue, se tait, peut "se faire comprendre" plus authentiquement, c'est-à-dire contribuer davantage au développement d'une compréhension, que celui auquel les mots ne font jamais défaut. Une abondance de paroles à propos de tout et de rien ne garantit pas qu'on ait fait avancer la compréhension. Au contraire : un bavardage intarissable dissimule ce que l'on croit comprendre et conduit à une clarté trompeuse, c'est-à-dire à l'incompris banalisé. Se taire ne veut pourtant pas dire être muet. Au contraire, le muet a perpétuellement tendance à "parler". Qu'on soit muet ne suffit pas à prouver qu'on puisse se taire ; au contraire, le mutisme empêche justement

de le prouver. Quant au taciturne de nature, pas plus que le muet il ne montre qu'il se tait ou peut se taire. Celui qui ne dit jamais rien n'est pas non plus capable de se taire quand besoin est. Seul le vrai discours rend possible le silence authentique. Pour pouvoir se taire, l'être-là doit avoir quelque chose à dire, ce qui signifie qu'il doit disposer d'une révélation authentique et étendue de lui-même. C'est à ce moment que le silence prend son sens et qu'il abat le "bavardage". Le silence comme mode de discours articule si originellement la compréhensibilité de l'être-là qu'il vient à fonder le savoir-ouïr authentique et l'être-en-commun lucide.

Heidegger, Être et Temps, I, 5, §34, 1927

*"Avant de juger son frère il faut avoir marché plusieurs lunes dans ses souliers."
Proverbe amérindien*

Les amis du Bab-ilo



Samedi 19 octobre

Musique du Cap-Vert

Vamar Martins Trocolanza Quartet avec
Vamar Martins (guitare), Vladir Lima (guitare),
Eleine Beaumont (contrebasse) et Serge Marne (percussions)

À l'initiative du pianiste Tony Tixier



Mercredi 23 octobre

Jazz avec le « Collectif 18 »

composé uniquement des musiciens jazz
du 18^{ème} arrondissement avec Tony Tixier (piano),
Christophe Panzani (sax), Leila Martial (voix),
Olivier Laisney (trompette), Damien Varaillon
(contrebasse), Gautier Garrigue (batterie).



Tony Tixier invitera également

Brian Melvin batteur de Jaco Pastorius

de passage à Paris pour deux dates exceptionnelles
les 14 et 15 novembre



Jeudi 24 octobre

le Burkinabé Dramane Dembele et Nouza Band
La révélation des flûtistes peuls.



Samedi 26 octobre

Christophe Joubé et
son Joubitsh Brazilian Project



Vendredi 8 novembre

Ayant accompagné les plus grands,
le contrebassiste Emmanuel Grimonprez
sera pour la première fois au Bab-Ilo
avec son Fire Dance Quartet



Samedi 16 novembre

Duo inédit avec le chanteur congolais
ambassadeur du Brakka, So Kalmery et
le percussionniste Serge Marne.



Samedi 23 novembre

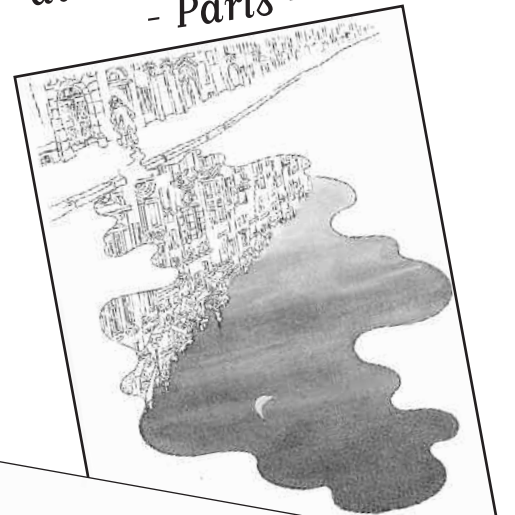
le flûtiste Michel Edelin sera en trio
avec Peter Giron à la contrebasse et
John Betsch à la batterie



Tous les mardis à 20h00

retrouvez Yvan & Vickxy
le duo comique du moment.

Carte postale
du Docteur Jeannot
- Paris -



Toujours à l'affiche

Rubinho Antunes et
Philippe Baden Powell BR5 Quintet
Vendredi 18 octobre

Christian Lauretta et
Georges-Edouard Nouel Trio
Vendredi 1^{er} novembre

Jean Claude Montredon
Samedi 2 novembre

Gwen Sampé et
José Pendjé African Jazz Quartet.
**Samedi 9 novembre et
Samedi 14 décembre**

Musique brésilienne
tous les dimanches de 18h30 à 22h00
avec Sorriso, Murillo, Thierry Chillon,
Serge Marne, Charles Ahmed Barry,
Christophe Joubé et leurs amis.

Plus d'info :
www.babilo.lautre.net
www.facebook.com/babilolepub